

Eglise du Saint-Sacrement à Liège
Chapelle de Bavière à Liège - Eglise Saint-Lambert à Verviers

Feuillet 136
Jeudi 3 décembre 2020

LOUER LE SAINT-SACREMENT IV
CHARLES GROLLEAU (1867-1940)¹

Né à Paris, en 1867, fils d'un Vendéen, orphelin de père à l'âge de dix ans, Charles Grolleau fut confié aux Oblats de Marie Immaculée, qui l'envoyèrent en Lorraine dans leur maison de Sion, puis en Provence, où il resta jusqu'à sa quinzième année. Pourvu plus tard d'une situation modeste aux Messageries maritimes, il consacra aux lettres ses moments de liberté. La lecture de Baudelaire lui fit perdre la foi. Son âme malade et tourmentée chercha un illusoire accomplissement dans l'occultisme.



En 1904, il publia *Reliquiæ*, son premier recueil de poèmes, marqué par un attrait vers Svedenborg, mais où se manifestait le

¹ *Catholicisme*, t. V, 1962, col. 309, article « Grolleau (Charles) » par Louis Chaigne.

don de soi à autrui, annonce d'un retour au christianisme. *L'encens et la myrrhe*, en 1909, est tout entier le chant d'action de grâces d'un converti. *Sur la route claire*, en 1913, apporta l'expression d'une joie nuancée de paix bénédictine (cette œuvre lui valut le prix de littérature spiritualiste). Nommé directeur littéraire des Editions Crès, il fut pour beaucoup d'écrivains un guide averti et parfois l'instrument de la grâce. Ses amis s'appelaient Barrès, Baumann, Péguy, Bloy, Bremond, Marie Noël, Serge Barrault. Eprise comme lui d'art et de belles lettres, Mme Charles Grolleau lui composa une atmosphère conforme à ses plus chères aspirations. Il fut quelque temps le secrétaire de rédaction du *Bulletin des écrivains et des artistes catholiques*, fondé en 1918 par Charles Luce. Il eut aussi des attentions discrètes à l'égard d'incroyants tels que Pierre Louys, Colette, Rémy de Gourmont.

Charles Grolleau (qui se fit, en outre, le traducteur de dom Gougoud, après avoir été celui d'Omar Khayyam et d'Oscar Wilde) publia un dernier recueil sous le titre *L'étoile et le cyprès* (1931), témoignage spirituel plus dépouillé encore que les précédents, plus pénétrant aussi. C'est également lui qui établit les tables de *l'Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, de H. Bremond (1936).

Le 15 juin 1940, il quitta Fontainebleau, avec sa femme, pour se rendre vers Auxerre. Sur la route de l'exode, ce poète qui appréhendait tout voyage mourut subitement. Il était oblat de saint Benoît.

S. Barrault, *Le poète chrétien Charles Grolleau*, Lucerne, Monat Rosen, 1929.

COLLOQUE EUCHARISTIQUE

I

Vous voici, mon Seigneur, dans mon cœur misérable.
Ce réduit est glacé ; comme Vous aurez froid !
Il Vous est plus hostile et plus dur que la Croix.
Que venez-Vous manger et boire à cette table ?

Vous n'aurez même pas, pour compagnons d'étable,
L'âne et le bœuf très doux, dociles à la voix,
Qui Vous virent couché sur la paille et le bois
Et qui Vous réchauffaient d'un souffle charitable.

Vous n'aurez même pas l'auberge d'Emmaüs,
Cette halte d'amis où, dans le jour diffus,
Le pain que Vous rompiez fit jaillir la lumière...

C'est en moi que le Fils de l'homme est sans abri
Et tend en frissonnant ses mains qui m'ont nourri
Vers le triste foyer où languit ma prière.

II

Je le sais. Je te sais plus pauvre qu'un lépreux.
Je t'ai trouvé mourant sur le bord de la route
Et j'ai pitié de toi qui gémis et qui doutes.
Oui, plus que toi, je te connais encore et mieux.

Mais je souris et je rayonne. Tes aveux,
Ce regard sur ton cœur qui voit fuir goutte à goutte
Tout ce qui l'emplissait, ce vide qu'il redoute :
C'est ma Grâce domptant ton esprit orgueilleux.

Si tu rêves d'aimer un peu comme je t'aime,
Descends plus bas encore avec Moi pour soutien.
Ne cherche plus d'appui qu'en mon amour extrême.

Tu n'es rien, pauvre chair qui trembles, tu n'es rien.
Descends, pour qu'attiré par l'oubli de toi-même,
J'ouvre mon Cœur d'abîme au néant qu'est le tien.

III

Oui, c'est bien votre tendre appel que je devine,
Votre appel qui commande et supplie à la fois,
Ce cri de votre soif qui partit de la Croix,
De votre Cœur ouvert, ô Charité divine !

Pour que le jour qui vient de ce cœur illumine
Le chemin d'ombre et de tristesse où je me crois,
Il suffit que j'écoute humblement votre voix
Et rejette l'orgueil impur qui me domine.

Si j'attends que mes mains pour se tendre vers Vous,
Trouvent parmi ces fleurs que je donnais à tous,
Une rose de pourpre ou de neige candide,

Vous garderez scellé, sans espoir de retour,
Au pauvre mendiant qui cache sa main vide,
L'ineffable secret de votre immense Amour.

IV

Non, mon secret veut se donner, je te le livre :
C'est qu'il faut dépouiller tout ce qui vient de toi ;
C'est qu'il faut pénétrer dans la nuit de la Foi
Avec la Croix sur ton épaule pour me suivre.

Viens ! Car j'accomplirai les promesses du Livre,
Je suis le Chemin clair, la Vérité, la Loi.
Pourquoi te confier en toi-même, pourquoi
Ne pas laisser ton cœur à ce qui le délivre ?

Tant que tu garderas le plus fragile espoir
De cet ingrat labeur de marcher et de voir
Par toi-même, obstiné de ta vaine misère,

Tu souffriras ton mal et n'auras pas compris
Ce qui peut me ravir le don de la Lumière :
La douce humilité des pauvres en l'Esprit.

V

C'est donc cela qu'il faut : se donner sans retour,
Se livrer tout entier à cette austère étude
De l'âme qui n'a plus d'autre sollicitude
Que la faim magnifique et folle de l'Amour.

O ma première gerbe avant l'adieu du jour !
C'est cela ma suave et forte certitude.
Et j'ai faim désormais de Ta béatitude,
O Seigneur qui m'aimas et que j'aime à mon tour !

J'aime, je m'abandonne et je comprends, ô joie !
Je comprends que je ne suis rien sinon Ta proie
Et ta pauvre conquête, ô Maître désarmé,

Crucifié par moi, dont la mort est ma vie
Et qui descends encor jusqu'au Pain de l'Hostie
Pour nourrir ce néant dont Tu veux être aimé.

CHARLES GROLLEAU²

² *Sur la route claire* (éd. du Temps présent, 1913).

ME VOICI TOUT ENTIER DANS VOTRE SAINT MYSTERE

Me voici tout entier dans votre saint Mystère.
Je ne suis plus en moi, je vous possède enfin.
Mon esprit n'a plus soif et mon cœur n'a plus faim
Et je n'ai qu'un désir : adorer et me taire.

Me taire et n'être plus pour Vous aimer, Seigneur,
Que le silence même où ma foi Vous contemple.
Le néant que je suis est plus riche qu'un temple,
Et je n'ai plus de mots pour chanter mon bonheur.

Ah ! puisqu'il faut porter mon corps et ce supplice
De me voir si fragile et d'être, ô pur Délice !
Le pécheur obstiné bien qu'il soit à genoux...

N'épargnez rien en moi de ce qui Vous offense
Et brûlez, s'il le faut, au feu de la souffrance,
Ce qui retient ce cœur de se livrer à Vous.

CHARLES GROLLEAU³

³ *Sur la route claire* (éd. du Temps présent, 1913).